

FLORENCE NIGHTINGALE

par Cecil Woodham-Smith ¹

(Extraits)

L'Œuvre de M^{me} Cecil Woodham-Smith, excellemment traduite de l'anglais par M^{me} Jane Fillion ² est en passe de devenir classique par l'ampleur de sa conception et du mouvement qui l'anime. Elle constitue à la fois un vaste tableau des idées qui inspiraient les services de santé militaires lors de la guerre de Crimée et de leur difficile action de redressement.

Nous devons à l'obligeante autorisation de M^{me} Woodham-Smith le privilège d'en reproduire, ci-après, quelques pages qui évoquent certains épisodes marquants de l'action charitable de Florence Nightingale, en particulier à Scutari et à Balaclava. (L. D.).

... Les premières opérations ne devaient pas se dérouler en Crimée. L'armée britannique dégagerait d'abord Silistrie, en Roumanie, puis une province turque où les Russes assiégeaient les Turcs. Une base fut établie à Scutari, sur la rive asiatique du Bosphore, et en juin 1854, l'armée britannique débarqua à Varna, en Bulgarie. Mais aucune opération n'eut lieu. Une épidémie de choléra éclata ; l'armée se transforma en une armée d'invalides et les Russes levèrent le siège de Silistrie de leur propre chef. Les Alliés s'attaquèrent alors au véritable objectif de cette guerre, la destruction de la grande base navale récemment construite par les Russes à Sébastopol.

Bien que le projet d'un débarquement à Sébastopol fût le secret de Polichinelle et qu'on en eût ouvertement parlé dans la presse, l'Intendance militaire n'en avait jamais été informée officiellement. En conséquence, nuls préparatifs n'avaient été

¹ Constable and Compagny Ltd. London 1950. In-8 (220 × 145), 615 pages.

² Aux Editions Albin Michel, Paris, 1953.

faits. Lorsque l'armée britannique embarqua à Varna, à destination de la Crimée, il n'existait pas de transports suffisants pour faire traverser la mer Noire à l'armée et au matériel. On entassa sur les bâtiments trente mille hommes, mais il fallut abandonner les bêtes de somme, les tentes, l'équipement des cuisines, des ambulances, le matériel sanitaire et de couchage, et les approvisionnements. Pour trente mille hommes partant en campagne, on n'emmena que vingt et un fourgons. Le 14 septembre 1854, l'armée débarqua dans une anse qui portait le nom sinistre de Calamita Bay. « Seigneur », s'exclama le Dr Alexander, major en chef de la Brigade légère « ils ont amené une armée, mais aucun moyen de transports hospitaliers, ni brancards, ni chariots, ni rien ». L'épidémie de choléra continuait de faire rage et déjà plus de mille cholériques avaient été évacués sur Scutari.

Une semaine plus tard, Anglais et Français remportèrent la victoire, durement gagnée de l'Alma, et les blessés payèrent la rançon de l'abandon de tout équipement sanitaire. Il n'existait ni pansements, ni éclisses, ni chloroforme, ni morphine. Les blessés gisaient à même le sol ou sur la paille mêlée de fumier d'une cour de ferme. On amputait sans anesthésiques. On asseyait les victimes dans des baquets, ou on les allongeait sur des portes démontées. Les chirurgiens opéraient au clair de lune, faute de lampes ou de bougies. Et mille nouveaux cas de choléra étaient réexpédiés à Scutari.

Tout cela, le peuple anglais l'ignorait. Il ignorait également, le sort réservé aux blessés et aux malades lorsqu'ils atteignaient la base de Scutari. Les Turcs y avaient cédé aux Anglais leur caserne d'artillerie, une énorme bâtisse, ainsi que l'hôpital qui y était attaché. Les autorités britanniques en avaient conclu que l'hôpital, connu sous le nom d'hôpital général, suffirait aux besoins. Le désastre imprévisible de l'épidémie de choléra fut à l'origine d'une totale désorganisation. Le premier millier de cholériques qui y furent envoyés au moment du débarquement à Calamita Bay, avaient déjà empli l'hôpital général au-delà de ses possibilités. Médicaments, installations sanitaires, matériel de couchage, médecins, tout était en nombre insuffisant. Alors que le Dr Menzies, major en chef, se débattait dans les diffi-

cultés, on l'informa que des centaines de blessés de la bataille de l'Alma et un millier d'hommes atteints du choléra étaient en route. L'hôpital général étant au complet, on lui donna l'ordre de transformer en hôpital la caserne d'artillerie. La tâche était irréalisable, le vaste bâtiment étant aussi vide que sale et délabré. Il n'y avait pas de main-d'œuvre pour le nettoyer, pas d'équipement sanitaire pour l'installer.

Pendant ce temps, blessés et malades effectuaient une effroyable traversée de la mer Noire sur des transports baptisés « navires-hôpitaux », ce qui faisait très bien sur le papier, mais ne représentait en réalité que des bateaux ordinaires remplis à craquer et « munis de quelques caisses de médicaments et d'un matériel sanitaire de fortune ». Sur le *Kangaroo*, fait pour transporter deux cent cinquante malades, on en entassa entre 1200 et 1500. On mit ensemble les blessés et les hommes atteints du choléra. Trop faibles pour se mouvoir et pour utiliser les commodités, ils roulaient les uns sur les autres tandis que tanguait le navire et furent bientôt couchés sur un lit d'ordures. Des amputés, ballottés sur le pont, hurlaient de douleur.

Malades et blessés arrivèrent à la caserne-hôpital pour découvrir qu'il n'y avait pas de lits. On les coucha en longues files, à même les planchers crasseux, enroulés dans les couvertures souillées de sang et d'ordure qui les enveloppaient depuis qu'ils avaient quitté le champ de bataille. Tout manquait. La nourriture, les soins. Certains malades réclamèrent vainement à boire pendant toute la nuit et tout le jour suivant. On manquait de quarts et de seaux pour transporter l'eau. Il n'existait ni chaises, ni tables, ni tables d'opération. Les hommes, demi-nus, s'alignaient en files interminables sur les planchers sales et nus des immenses salles délabrées.

De telles scènes d'horreur n'étaient pas nouvelles dans les annales militaires de la Grande-Bretagne. Les soldats anglais avaient déjà subi des épreuves analogues. Devant Québec, en 1759, devant la Havane, en 1762, pendant la retraite sur l'Ems, en 1797, leurs souffrances dépassèrent encore celles qu'ils enduraient en Crimée. Au cours de la désastreuse expédition de Walcheren, en 1809, l'armée tout entière fut décimée par la maladie. Les hommes mouraient par milliers dans les

hôpitaux de la péninsule ibérique. Les bataillons de la Garde virent leur nombre à ce point réduit, qu'ils durent abandonner la lutte, du mois de novembre 1812 au mois de juin 1813.

Mais ces horreurs étaient restées secrètes. Cette fois, l'Angleterre tout entière retentit de l'histoire de Scutari, car, pour la première fois un correspondant de guerre, William Howard Russell, du *Times*, suivait l'armée britannique...

... Russell était un Irlandais au sang chaud. Dans des dépêches publiées les 9, 12 et 13 octobre, il décrivit, avec une fureur indignée, les souffrances des malades et des blessés. « C'est avec un sentiment de stupeur irritée que le public apprendra que les dispositions nécessaires à assurer les soins aux blessés n'ont pas été prises. Non seulement il n'y a pas suffisamment de médecins... non seulement il n'y a ni infirmiers ni infirmières... mais il n'y a même pas de toile pour les pansements... Peut-on dire de la bataille de l'Alma qu'elle a éclaté de façon inattendue ? Et cependant... rien n'a été prévu pour les interventions chirurgicales les plus simples ! Non seulement les hommes attendent parfois plus d'une semaine qu'un médecin panse leurs blessures... mais chose pire encore... on s'aperçoit que le matériel hospitalier le plus élémentaire fait défaut, et que les hommes doivent mourir parce que le Service de santé de l'armée britannique ne s'est pas souvenu qu'il faut des vieux chiffons pour panser les blessures. »

Ses révélations frappèrent la nation comme un coup de tonnerre. Le 13 octobre, Sir Robert Peel ouvrit une souscription au *Times* en faveur des blessés et des malades. Le même jour, le *Times* publiait une nouvelle dépêche de Russell. « La manière dont les blessés et les malades sont traités est digne des sauvages du Dahomey... Il n'y a ni infirmiers ni infirmières pour suivre les directives des médecins et soigner le malade entre ses visites. En ceci, les Français nous sont grandement supérieurs. Leur organisation sanitaire est remarquable, leurs médecins nombreux, et ceux-ci sont secondés par des sœurs de charité... ces pieuses femmes font d'excellentes infirmières. »

Le pays écuma de rage. Entendre Russell déclarer que l'organisation britannique ne supportait pas la comparaison

avec l'organisation française était intolérable et le lendemain, une lettre, publiée dans le *Times*, posait cette question : « Pourquoi n'avons-nous pas de sœurs de charité ? »

Elle fut portée à la connaissance de Sidney Herbert, qui, en décembre 1852, avait été nommé ministre de la Guerre et, par conséquent, responsable du traitement des malades et des blessés...

... Il écrivit à Miss Nightingale, lui demandant si elle serait disposée à partir pour Scutari à la tête d'un groupe d'infirmières. Il lui laissait entendre qu'elle y partirait avec l'assentiment du Gouvernement et à ses frais.

Miss Nightingale, de son côté, n'était pas restée inactive, et sans consulter les Herbert, avait décidé de partir dans les trois jours pour Constantinople avec quelques infirmières...

... Sa lettre croisa celle que lui écrivit, le lendemain, de Bornemouth, Sidney Herbert, et dans laquelle il lui demandait formellement de mettre à exécution un projet gouvernemental tendant à incorporer pour la première fois des infirmières dans les hôpitaux de l'armée britannique.

Chère Miss Nightingale,

Vous avez dû apprendre par les journaux que les infirmières font cruellement défaut à l'hôpital militaire de Scutari.

« Quant aux autres insuffisances que l'on signale, médecins, charpie, draps, etc., si elles ont réellement existé, on a dû y remédier depuis lors. Nous avons envoyé un major pour 95 hommes, doublant ainsi le corps médical militaire habituel. De plus, 30 médecins supplémentaires sont partis il y a trois semaines et doivent déjà être arrivés à Constantinople. Un nouveau contingent partira jeudi et sera suivi d'un autre la semaine prochaine.

» Quant au matériel sanitaire, il a été envoyé par grandes quantités. Des tonnes de charpie, 15.000 paires de draps ; des médicaments, du vin, de l'arrow-root dans les mêmes proportions. Si ce matériel fait réellement défaut à Scutari, c'est qu'on l'aura dirigé sur Varna et qu'il n'aura pas été réexpédié, lorsque l'armée est partie pour la Crimée. Mais quatre jours auront suffi pour y remédier. Entre temps, de nouveaux envois suivent.

» Quant au manque d'infirmières, il est indiscutable, puisque jusqu'à présent seuls des infirmiers étaient admis dans les hôpitaux militaires.

» Il ne serait pas possible d'envoyer un groupe important d'infirmières sur le lieu des opérations. Mais puisque nous disposons à Scutari d'un hôpital de base, aucun règlement militaire ne s'oppose à leur incorporation. Je suis au contraire persuadé que leur arrivée serait une bénédiction, car les infirmiers sont certainement des hommes rudes et pour la plupart inexpérimentés.

» Beaucoup de femmes m'ont offert de partir, mais ce sont des « dames » qui ne conçoivent ni ce qu'est un hôpital militaire, ni le travail qui les attend. Ce travail, ou bien elles refuseraient de le faire, ou bien elles s'en montreraient incapables. Elles seraient par conséquent inutiles, et ce qui est pire, gênantes. Je ne pense pas non plus que ces femmes comprendraient la nécessité qu'il y a, spécialement dans un hôpital militaire, à se conformer strictement au règlement.

» Il n'existe, à ma connaissance, qu'une seule personne, en Angleterre, qui soit capable d'organiser et de mener à bien un tel projet. J'ai été plusieurs fois sur le point de vous demander, si, en admettant que ce projet prenne corps, vous accepteriez de le réaliser.

» Choisir les infirmières sera une tâche ardue. Personne ne le sait mieux que vous. La difficulté sera grande de trouver des femmes capables d'assumer un travail terrible qui demande, en plus de l'expérience et de la bonne volonté, beaucoup d'énergie et de courage. Le soin de les diriger selon des règles bien définies ne sera pas moins grand. Et la pire difficulté serait de les faire accepter par les autorités médicales et militaires. C'est pourquoi il est si important que l'expérience soit tentée par une personne douée du sens de l'organisation. Si on lâchait en liberté dans l'hôpital militaire de Scutari quelques bonnes âmes sentimentales et enthousiastes, elles seraient probablement, au bout de quelques jours, mises à la porte par ceux qu'elles gêneraient dans leur travail et dont elles discuteraient l'autorité.

» Je vous demande donc tout simplement : Voulez-vous accéder à ma requête et être l'âme de ce projet ? Vous auriez, bien entendu, une autorité absolue sur les infirmières. Je crois pouvoir vous promettre l'assistance et la coopération du corps médical militaire. Vous auriez également toute latitude d'exiger du Gouvernement tout ce que vous jugeriez nécessaire au succès de votre mission. Je ne discuterai pas cette question en détail par lettre, me réservant de le faire lors de notre prochaine entrevue. Car quelle que soit la décision que vous prendrez, je sais que vous ne me refuserez ni votre aide, ni vos avis.

» Je m'en voudrais d'insister. Vous seule pouvez décider, entre plusieurs tâches qui s'opposent, laquelle est la plus haute. Mais je ne vous cacherai pas que, de votre décision, dépend, à mon avis, le succès ou l'échec de ce projet. Vos aptitudes personnelles, votre expérience, votre sens de l'administration, ainsi que votre rang et votre situation dans la société vous désignent pour cette mission plus que personne au monde.

» Si ce projet aboutit, il en résultera un bien immense pour des hommes dignes de tous nos efforts. Et nous aurons détruit un préjugé et créé un précédent dont les bienfaits ne feront que s'amplifier avec le temps.

» Je n'ose escompter votre réponse. Mais si c'était « oui », je suis persuadé que les Bracebridge vous accompagneraient et vous donneraient toute l'aide que seules leur société et leur sympathie peuvent vous apporter. Je vous écris très longuement, car ce sujet me tient fort à cœur. Liz tient Mrs. Bracebridge au courant. Je retourne à Londres demain matin. Puis-je venir vous voir entre 3 et 5 ? Pouvez-vous me le confirmer par un mot au ministère de la Guerre ?

» Il y a encore un point auquel j'ai à peine le droit de toucher, mais je sais que vous me le pardonnerez. Si vous étiez disposée à entreprendre cette noble tâche, croyez-vous que Mr. et Mrs. Nightingale vous donneraient leur consentement ? Cette mission est d'un intérêt national et la requête que vous adresse le Gouvernement qui représente la nation tombe à un tel moment que je ne désespère pas que vous n'obteniez leur consentement. Tenir votre autorité du Gouvernement, vous assurerait le respect et la considération de tous, particulièrement dans un poste pour lequel un mandat officiel est d'un grand poids. Ceci vous assurerait tous les égards et toutes les facilités, tant au cours de votre voyage, qu'à votre arrivée, ainsi qu'une complète soumission à vos ordres. Je sais combien peu vous vous souciez de ces choses, à moins qu'elles ne servent les buts élevés que vous vous assignez. Mais elles sont importantes en elles-mêmes et de toute importance pour ceux qui sont en droit de s'intéresser à votre situation personnelle et à votre bien-être.

» Je sais que vous prendrez la décision la plus sage. Dieu veuille qu'elle réponde à mes espoirs !

» Croyez-moi, chère Miss Nightingale,

« Fidèlement votre,

Sidney Herbert ».

Miss Nightingale ratifia toutes les clauses de cette lettre et la considéra comme une véritable charte. Celle-ci établissait clairement que, dès le début de sa mission, on lui en confiait l'organisation...

... Le nombre des infirmières fut fixé à quarante. Miss Nightingale craignait de ne pouvoir en diriger plus de vingt, mais Sidney Herbert objecta que ce nombre était insuffisant pour l'expérience qu'il voulait tenter. Il eût même préféré qu'il

y en eût plus de quarante. Le vendredi 18 octobre Sidney Herbert, appuyé par le duc de Newcastle, soumit la nomination de Miss Nightingale à l'approbation du Cabinet. Cette nomination fut ratifiée à l'unanimité, et Miss Nightingale en reçut le lendemain la confirmation officielle, écrite et signée par Sidney Herbert en sa qualité de ministre de la Guerre. Elle était nommée « Directrice générale du corps d'infirmières des hôpitaux généraux militaires anglais en *Turquie* », et son autorité définie ainsi : « Il vous appartiendra de prendre toutes décisions concernant la répartition des infirmières, leurs heures de travail, leurs attributions, décisions qui devront, bien entendu, être soumises au médecin-chef et approuvées par lui. Mais le choix des infirmières est placé exclusivement sous votre contrôle. » Ces instructions, bien que fort précises, contenaient pourtant une lacune. Les mots « Directrice générale du corps d'infirmières des hôpitaux généraux militaires anglais en *Turquie* » furent abusivement utilisés par la suite pour limiter son autorité en Turquie, et l'exclure de la Crimée.

La nomination de Miss Nightingale fit sensation. Le récit de la séance du Cabinet, des instructions officielles, de la lettre au commandant en chef, courut de bouche en bouche. Aucune femme n'avait encore été l'objet d'un tel honneur...

A Scutari. — ... Ce fut par l'intermédiaire de la cuisine qu'elle réussit à prendre pied dans l'hôpital. La famine y régnait à l'état latent. D'après les règlements, un simple soldat hospitalisé était mis à ce que l'on appelait le régime normal, le demi-régime ou le régime à la cuillère, le premier se composant de la ration ordinaire préparée pour lui par l'hôpital, le second d'environ la moitié de cette ration, et la troisième, d'aliments exclusivement liquides. De plus, il était supposé recevoir des « extras », vin, beurre, arrow-root, gelée, pudding au lait, œufs, etc., que lui prescrivait le médecin et que devait fournir l'Intendance.

Mais préparer quoi que ce soit à la caserne-hôpital était pratiquement impossible. Il n'existait qu'une cuisine dont le matériel se composait en tout et pour tout de treize chaudrons de cuivre de deux cent vingt-cinq litres chacun. A côté de cela,

ni bouilloires ni casseroles, et pour unique combustible, du bois vert. On faisait le thé dans les chaudrons où venait de bouillir la viande. L'eau manquant on ne lavait pas les chaudrons, le thé était imbuvable. La viande destinée aux malades d'une salle était remise à l'infirmier responsable qui devait faire la queue pour toucher sa part. L'Intendance manquait de personnel, et à un moment où l'hôpital abritait plus de deux mille cinq cents malades, un seul commis faisait la distribution, ce qui obligeait les infirmiers à attendre leur tour plus d'une heure. Lorsqu'ils avaient touché les quartiers de viande qui leur étaient assignés, ils y fixaient, pour les reconnaître, soit un lambeau d'étoffe rouge, soit un bouton, soit de vieux clous, soit une paire de ciseaux chirurgicaux rouillés, et plongeaient le tout dans le chaudron. Le bois fumait abominablement, et, en général, l'eau n'arrivait pas à bouillir. Lorsque le cuisinier estimait que la cuisson était terminée, les infirmiers jetaient des seaux d'eau sur le feu pour l'éteindre, et l'on procédait à la distribution de la viande, le cuisinier s'assurant que chaque infirmier de salle touchait bien le morceau qui lui revenait. Les quartiers de viande jetés les derniers, ressortaient presque crus. L'infirmier emportait alors la viande dans sa salle et la coupait, généralement sur son lit. Il ne s'écoulait jamais moins de vingt minutes entre le moment où la viande sortait du chaudron et celui où on la servait. Non seulement les repas étaient toujours froids, mais la viande étant pesée avec les os et les cartilages, certains malades ne touchaient que des os. Ceux qui pouvaient manger de la viande la déchiraient avec leurs doigts... faute de fourchettes, de cuillères ou de couteaux. Les hommes soumis au régime liquide recevaient en guise de soupe, l'eau dans laquelle avait cuit la viande. Excepté des pois secs, à l'occasion, on ne servait jamais de légumes.

Les infirmiers faisaient cuire les « extras » sur du petit bois, dans la salle ou dans la cour intérieure. L'un d'eux, Edward Jennings, déclara le 14 décembre 1854 à la Commission d'enquête : « Je fais bouillir des poulets dans une vieille bassine, dans la salle même. Je prépare de même, du mieux que je peux, le sagou et les autres aliments... Le docteur ne me donne jamais aucune indication. Je fais cuire tous les extras et je les donne

au malade en une seule fois. A lui de s'arranger... Je ne m'étais jamais occupé de cuisine avant de devenir infirmier ». Le soin d'administrer les potions revenait également à l'infirmier qui avait pour habitude de faire prendre la dose quotidienne prescrite en une seule fois. Lorsque le régime comportait du vin, c'était les infirmiers qui le buvaient. Ils mangeaient également les rations des hommes, lorsque ceux-ci étaient trop malades ou qu'ils dormaient. Une des Sœurs, une Sellonite, vit un jour un jeune infirmier engloutir ainsi huit repas.

La nourriture était presque in mangeable pour des hommes en pleine santé. Distribuée à des hommes atteints de choléra et de dysenterie, elle produisait d'atroces douleurs. Les souffrances qu'enduraient les patients, lorsqu'à la diarrhée s'ajoutaient les affres de la faim, étaient effroyables. « Je n'ai jamais vu autant souffrir », devait écrire un témoin.

Dès le lendemain de son arrivée, Miss Nightingale se mit à préparer des « régimes ». Elle avait acheté à Marseille de l'arrow-root, du porto, du concentré de bœuf et des fourneaux portatifs. Le 6 novembre, avec l'autorisation du médecin, elle fit distribuer de pleins seaux d'arrow-port bouillant et de vin de porto aux survivants de Balaclava. En l'espace d'une semaine la cuisine de son service devint le modèle des cuisines de régime où l'on n'utilisait que des denrées provenant de ses réserves. Pendant cinq mois, cette cuisine fut la seule à fournir à la caserne-hôpital une nourriture de régime. Cependant Miss Nightingale continuait d'observer la routine officielle la plus stricte, rien n'étant fourni par son service sans un ordre signé du médecin. Aucune infirmière n'avait l'autorisation de faire prendre à un malade une nourriture quelconque, sans une autorisation écrite du docteur.

Organiser cette cuisine était tout ce qu'avait pu accomplir Miss Nightingale, lorsque le 9 novembre, la situation changea complètement. Une vague de malades déferla sur Scutari, provoquant une crise d'une terrible acuité ; préjugés et ressentiments furent momentanément oubliés...

... Sur les hauteurs entourant Sébastopol, l'armée se trouvait aussi isolée que sur un phare en plein océan. Des milliers de soldats ne possédaient plus rien que ce qu'ils portaient sur eux,

car après le débarquement à Calamita Bay et la bataille de l'Alma, les hommes, décimés par le choléra et accablés par une chaleur intense, avaient, sur l'ordre de leurs officiers, abandonné leur paquetage.

A Balaclava. — La base britannique de Balaclava se trouvait à dix kilomètres plus bas. Or, le 25 octobre au cours de la bataille de Balaclava, les Russes s'étaient emparés de l'unique route praticable, la voie Voronzov. Seule subsistait une piste grossière. Le temps était encore modérément beau, mais l'empierrement et la remise en état de cette piste ne purent être entrepris avant l'hiver. On ne pouvait distraire des soldats pour faire ce travail et se procurer de la main-d'œuvre locale dans cet endroit désert était quasi impossible. Le matériel manquait, et plus encore les moyens de transport, l'armée n'ayant toujours reçu ni fourgons ni bêtes de somme.

Balaclava n'était plus qu'un dépôt d'immondices. Lord Raglan avait été séduit par son port extraordinaire, une baie abritée, calme et pure, pour ainsi dire à l'abri des marées et si profonde que les navires les plus importants pouvaient y jeter l'ancre. Mais Balaclava n'était, en réalité, qu'un village de pêcheurs de cinq cents âmes, composé d'une rue unique et escarpée, bordée de maisons blanchies à la chaux et couverte de vignes. Personne ne prit le soin d'inspecter Balaclava avant de l'occuper, ni d'imposer des mesures d'hygiène. L'armée qui y pénétra était décimée par le choléra ; en quelques jours la rue étroite fut transformée en une ignoble fondrière. Des piles de bras et de jambes amputés après la bataille de Balaclava, encore recouverts de manches et de pantalons, qui avaient été jetés dans le port, surnageaient ici et là. Des cadavres remontaient, de façon aussi soudaine qu'horrible, à la surface de l'eau. Les chaînes et les câbles des ancres retenaient les membres et des troncs humains. L'eau, autrefois si transparente, disparaissait sous une écume sanglante, du village entier s'élevait une odeur de pourriture.

Le 5 novembre, les Russes attaquèrent à Inkermann, sur les hauteurs environnant Sébastopol. Les Anglais sortirent victorieux d'une dure bataille livrée en plein brouillard. Mais

cette victoire n'avait rien de rassurant. Les troupes britanniques étaient épuisées, leurs chefs atterrés par la révélation de la puissance russe. Il devenait évident que Sébastopol ne tomberait pas avant le printemps...

... Jour après jour, les malades affluèrent jusqu'à emplir entièrement l'immense bâtisse. Les salles étaient combles ; les corridors encombrés d'hommes couchés sur le plancher nu, la provision de sacs bourrés de paille étant épuisée. Le chaos régnait. Les médecins n'arrivaient pas à examiner tous les hommes. On rapporta à Mr. Sabin, aumônier-chef, que des malades avaient attendu quinze jours la visite du major. Cependant les médecins, spécialement les plus âgés, travaillaient « comme des lions » et restaient fréquemment à leur poste pendant vingt-quatre heures d'affilée. « Nous avons de la chance avec nos médecins-chefs », écrivait Miss Nightingale au Dr Bowman, le 14 novembre. « Deux d'entre eux sont des brutes, quatre sont des anges — car un travail pareil fait des hommes, des anges ou des démons... Quant aux assistants, ce sont des ours qui, alors qu'un blessé rend le dernier soupir sous le bistouri, se lamentent « d'être dérangés pendant leur repas par l'afflux des blessés ». On dit que les oursons mal léchés se transforment en bons vieux ours, mais les vieux ours sont-ils si bons que cela, je me le demande ».

La saleté atteignit des proportions indescriptibles. Dans les corridors, les hommes étendus sur le plancher souillé et pourri, grouillaient de vermine. Comme le Révérend Sidney Godolphin Osborne s'agenouillait pour recueillir les messages des mourants, le papier qu'il tenait à la main se couvrit d'une épaisse couche de poux. L'hôpital ne disposait pas d'oreillers et de couvertures. Les hommes gisaient, leurs bottes sous la tête, enveloppés dans la couverture ou la capote raide de sang et d'ordures qui, pendant plus d'une semaine, avait été leur seule protection. Il n'existait ni tables d'opérations ni paravents. On procédait aux amputations en pleine salle, à la vue des autres patients. Mr. Osborne décrit ainsi l'amputation d'une cuisse « accomplie sur des planches posées sur deux tréteaux ». « J'y assistais... A la fin de l'opération, le blessé se trouva dans une telle position qu'un médecin et moi, nous tenant par les poignets, dûmes en supporter

tout le poids ». Un des premiers soins de Miss Nightingale fut de se procurer un paravent à Constantinople, afin d'épargner aux hommes le spectacle des souffrances qu'eux-mêmes étaient destinés à subir.

Selon l'estimation de Miss Nightingale, l'hôpital abritait à cette époque plus d'un millier de malades atteints de diarrhée aiguë et ne disposait que de vingt vases de nuit. Les canalisations d'eau ayant été bouchées au moment où la troupe occupait la caserne, et n'ayant pas été remises en état lorsqu'on avait transformé le bâtiment en hôpital, les latrines étaient inutilisables. Une couche liquide d'immondices, haute d'un pouce flottait sur le plancher de ces latrines et se répandait jusque dans l'antichambre, ainsi qu'en témoignait Mr. Augustus Stafford qui déclara à la Commission Roebuck : « La plupart des malades de la caserne-hôpital souffraient de diarrhée. Ne possédant ni pantoufles ni chaussures, ils devaient patauger dans l'ordure, ce qui fit que, peu à peu, ils renoncèrent à se rendre aux latrines ». On avait disposé dans les salles et les couloirs de grands baquets à l'usage des hommes. Les vider n'avait rien d'agréable et les infirmiers ne s'acquittaient de cette tâche qu'une fois par jour. La viande destinée aux hommes croupissait à côté des baquets. Miss Nightingale raconte qu'un mouton écorché resta toute la nuit dans une salle. « Nous avons des malades atteints d'érysypèle, des fièvres, de gangrènes... quant à ceux qui souffrent de dysenterie, il en meurt un sur deux..., la mortalité, chez les opérés, est terrifiante... Et ce n'est que le commencement ». A la mi-novembre, la pestilence était telle, que Mr. Stafford contracta en cinq minutes la diarrhée qui sévissait dans les salles. La puanteur que dégageait l'hôpital se répandait au-delà des murs de l'enceinte.

On vit les hommes changer, racontait Mr. Macdonald. Toute différence entre les blessés et les malades s'effaça. Les blessés qui semblaient se rétablir normalement, contractèrent les fièvres « tout signe de gaieté s'éteignit dans les salles, et les hommes, ramenant leur couverture par-dessus leur tête mouraient en silence ».

Mais le pire était encore à venir. Dans la nuit du 14 novembre la marée, dans le Bosphore, fut terriblement haute, accompagnée

d'un vent qui soufflait en tempête. Quelques jours plus tard, on apprit que la Crimée venait d'être ravagée par le pire ouragan dont se souvint mémoire d'homme. Des tentes furent mises en lambeaux, des chevaux entraînés sur des kilomètres, des maisons détruites, des arbres déracinés. Les baraquements des ambulances divisionnaires furent emportés, laissant les hommes gisant dans la boue, sans aucune protection. Chose plus grave encore, tous les navires ancrés dans le port de Balaklava furent détruits, et parmi ceux-ci un bâtiment important, *Le Prince*, qui était entré dans la rade le jour précédent, chargé de vêtements et de ravitaillement pour la troupe.

Cette tempête rendit la situation de l'armée quasi désespérée. Le peu de réserve et de fourrage qu'elle possédait fut détruit. L'hiver s'installa, accompagné de tourmentes de neige fondue, tandis qu'un vent glacial, coupant comme un rasoir, hurlait sur les hauteurs désolées. La dysenterie, la diarrhée, le rhumatisme articulaire, s'accroissaient par bonds successifs. De nouvelles cargaisons de malades débarquèrent à Scutari. Les hommes arrivaient en haillons, affamés. « Pas de chaussures, des chemises en lambeaux, ou pas de chemises du tout, car il les arrachaient tant elles étaient pourries..., il étaient couverts de vermine ; leurs pantalons effrangés, leurs capotes déchirées... et beaucoup n'en avaient pas », déclara Mr. Macdonald devant la Commission Roebuck. Les hommes imploraient les infirmières de ne pas les approcher, tant ils étaient sales...

... Après son retour de Crimée, Miss Nightingale ne parut jamais en public, n'accepta aucune fonction officielle, ne fit jamais une déclaration en public. Au bout d'un ou deux ans, la plupart des gens s'imaginèrent qu'elle était morte...

... La Conférence internationale des Sociétés de la Croix-Rouge qui se tint à Londres en juin 1907, envoya un message à « Miss Florence Nightingale, pionnière du premier mouvement de Croix-Rouge, dont les efforts héroïques pour l'adoucissement de la souffrance humaine seront reconnus et admirés aussi longtemps que durera le monde »...